

Sfar s'esquisse en passeur de la mémoire juive



ERIC GUIDICELLI

BD L'auteur prolifique publie un passionnant "pavé" graphique, où il fait résonner l'histoire du peuple juif avec celle de sa famille. "Que faire de Juifs?" est une fresque originale qui invite à la réflexion et à la discussion.

Entretien Vincent Braun

Joann Sfar est un auteur prolifique. Aussi prolifique que tout-terrain. Partant de la bande dessinée (classique et roman graphique), il s'est aussi illustré dans la littérature (nouvelles et romans), au cinéma et, bien sûr, dans l'illustration. En trente ans, il a produit un nombre incalculable de BD, dont le *Chat du rabbin* et ses *Carnets intimes* figurent parmi les plus emblématiques. Issu d'une famille juive ashkénaze ukrainienne, côté maternel, et d'une autre juive séfarade algérienne, côté paternel, Sfar est aussi un auteur engagé, "dans le camp de la paix", aime-t-il à dire. Explorant de longue date le judaïsme et s'interrogeant sur l'avenir du peuple juif après le 7-October, il avait publié l'an dernier le roman graphique *Nous Vivrons*, une enquête façonnée dans l'urgence suite aux massacres du Hamas palestinien en Israël. Depuis, l'auteur de 53 ans s'est replongé dans l'histoire du peuple hébreu, à laquelle il a entremêlé celle de sa famille, pour composer un autre pavé graphique, *Que faire des Juifs?* ★★★

La semaine dernière, il s'est exprimé lors d'une conférence-débat à l'ULB, se disant "assez émerveillé que la rencontre ait pu avoir lieu, car Elie Barnavi (historien et ambassadeur d'Israël en France, NdlR) n'avait pas pu s'y exprimer (l'an dernier) alors qu'il est depuis trente ans une voix de la paix. Donc on voit bien que l'enjeu, ce n'est pas la paix. L'enjeu, c'est de faire taire les voix juives qui vont parler pour la paix", pose-t-il d'emblée. Alors que "là d'où je viens, le camp de la paix, ça consiste à faire parler ensemble le plus de Juifs et le plus d'Arabes pour essayer d'en tirer un dialogue commun."

Y a-t-il encore une place pour le dialogue alors que la situation au Proche-Orient s'est radicalisée à l'extrême?

Je crois qu'il y a une demande très forte de paroles, de lectures, de discussions, c'est un peu la raison d'être de ce livre. Toutes les sources de désespoir que je peux avoir en consultant les réseaux sociaux ou en écoutant certains leaders politiques s'effacent face aux rencontres humaines. J'ai passé un an à tourner avec *Nous*

Vivrons dans des écoles, des librairies et des universités, où j'ai rencontré beaucoup de jeunes gens, en particulier des militants de la cause palestinienne. Une fois que les gens ont vidé leur sac et tenu leur monologue, le dialogue se passe bien, quand il a eu lieu. L'enjeu, selon moi, c'est de créer une discussion qui relève d'autre chose que de l'information immédiate. Il y a une sursaturation d'infos immédiates qui interdit la pensée. Pendant trois mois après le 7-October, il n'y a pas eu de fiction à la télé israélienne, il y avait juste des chaînes d'info 24 heures sur 24... ça me paraît très symbolique. Malgré nous, nous sommes parfois, nous aussi, soumis à ce rouleau compresseur.

Votre réponse, c'est de créer des fictions en vous appuyant sur la littérature, la philosophie, l'histoire...

Je crois que, parmi d'autres auteurs, je personnifie un peu cette bande dessinée qui a décidé de s'emparer des sujets de société et des sciences sociales. Le public est aujourd'hui prêt à laisser aux auteurs de bande dessinée une place qui n'est pas celle des historiens, ni celle des journalistes mais qui peut participer à la discussion.

Diriez-vous qu'il est plus facile de s'exprimer sur de tels sujets en tant qu'auteur de bande dessinée qu'en tant qu'historien ou spécialiste ?

Non mais qu'en tant qu'enseignant, oui. L'exemple typique, c'est la mémoire de la Shoah. Quand on est professeur et qu'on essaie de l'évoquer, c'est un cauchemar. À l'inverse, quand un auteur de bande dessinée en parle et qu'il va dans les écoles et les librairies, ça se passe très bien. Il y a une bienveillance vis-à-vis des bandes dessinées, qui ont une manière un peu transversale d'aborder ces sujets et de produire une discussion qui me paraît très féconde. Les gens ont admis qu'un auteur de bande dessinée est un interlocuteur possible. Aux Arènes (*sa maison d'édition, Ndlr*), je travaille avec des équipes qui sont formées aux sciences humaines, qui vont encadrer mon travail avec des historiens et des journalistes. Même s'il s'agit d'un roman choral avec une dimension intime, tout est relu et fact-checké.

Vous avez chapitré ce roman graphique avec des personnages, connus (Kafka, Kessel, le roi David) et inconnus du grand public (des figures de votre entourage). Pourquoi ?

L'enjeu c'est d'éviter la déshumanisation, de réduire chaque camp à des symboles. Donc, en faisant des portraits d'individus dont les opinions sont très divergentes, j'ouvre une brèche qui est intéressante pour le débat. En ce qui me concerne, je suis très impliqué politiquement depuis

toujours. S'il y a un combat qui est le mien, c'est celui de la citoyenneté française, des identités multiples. La relative paix civile dans laquelle on a vécu depuis 30 ans fait qu'on a pu créer, en tout cas en France, un dialogue très fécond entre les diverses minorités. Nous avons la plus grande communauté musulmane d'Europe, la plus grande communauté juive d'Europe, et pendant ces 30 ans, ça s'est plutôt très bien passé. Même depuis le 7 octobre, les ponts ne sont pas brisés, le dialogue existe toujours. L'objet de mon travail, c'est d'essayer de mettre l'humain au centre.

S'agissant des juifs, comme d'ailleurs d'autres identités religieuses ou culturelles, on a l'impression qu'elle escamote ou absorbe les autres identités dont nous sommes tous pétris : sociale, géographique, professionnelle...

Cela revient en temps de crise, et là c'est revenu brutalement au moment du 7-October. À mon niveau, j'avais coutume de dire que j'étais juif dix minutes par jour et que ça me suffisait. J'adorais faire des livres sur des thèmes juifs comme le *Chat du Rabbim*. Je viens d'un monde très syncrétique, ma première femme est catholique, ma seconde femme est protestante, mes enfants ont toujours fêté Noël et Hanoukka. Après ces massacres, nous, les citoyens français de culture ou de religion juive, qui étions les champions de la multiplicité des identités, le symbole de la réussite du vivre ensemble, nous sommes retrouvés assignés à cette seule identité. D'abord avec l'explosion des violences antisémites – je repense à cette phrase de Jean-Paul Sartre: "*C'est l'antisémite qui fait le juif*". Étudier l'histoire juive, c'est aussi étudier l'histoire de l'antisémitisme, ce sont deux réalités entrelacées. Il y a un sentiment énorme d'injustice chez les citoyens français de culture juive de se voir réduit à une identité qui, pour eux, fait partie de la multiplicité de leurs identités.

La figure de votre père, déjà centrale dans votre livre précédent, a semblé-t-il façonner votre vision du judaïsme, votre judéité. Vous considérez-vous comme le dépositaire d'un savoir à transmettre ?

J'ai tout fait pour m'en débarrasser... Mon père était un avocat juif militant, qui a fait mettre en prison des néonazis. Une partie de mon enfance l'a été sous protection policière à cause de ces procès. Il a milité pour l'indépendance de l'Algérie, il était également un grand militant sioniste. Pour lui, tout ça se faisait dans le mouvement d'émancipation des peuples, et il considérait tout à fait légitime qu'Israël et la Palestine aient chacun leur État. Et il m'a formé, pour être, de ses propres mots, l'avocat des juifs. À la fin de sa carrière, il a consacré dix ans à racon-

"Pas plus tard qu'il y a deux jours, j'ai eu le malheur de dire que Netanyahu n'avait que 25% d'opinion favorable en Israël. Qu'est-ce que j'ai pris sur la tête..."

Joann Sfar
Auteur, illustrateur.



ter l'histoire des juifs, dans une radio libre du sud de la France. J'ai hérité de 102 heures enregistrées sur cassettes, qui est un matériau radiophonique absolument unique, parce que c'était un type assez talentueux. J'ai obtenu de les nettoyer et de les faire mettre en ligne sur le site Akadem. Une des locutrices de l'ouvrage, Eleonore Weil, une journaliste de *Haarretz*, m'a dit une phrase très belle: "*Fais attention de ne pas devenir l'avocat des juifs, parce qu'un jour tu diras quelque chose qui leur déplaira, et ils vont tous te tomber dessus.*" Bon, ça m'arrive à peu près toutes les 48 heures. Pas plus tard qu'il y a deux jours, j'ai eu le malheur de dire que Netanyahu n'avait que 25% d'opinion favorable en Israël. Qu'est-ce que j'ai pris sur la tête... Je lui ai répondu: "*Mais je ne suis pas leur avocat, je suis juste leur dessinateur.*"

Vous recherchez toujours la forme la mieux adaptée au sujet. Qu'est-ce que le roman graphique permet que d'autres formes ne permettent pas, comme la BD pure, le roman et le cinéma ?

D'abord, j'apprends de tous les genres dans lesquels je travaille, j'ai beaucoup appris du cinéma, j'ai beaucoup appris du roman. Ce qu'il y a de nouveau ici, c'est qu'on peut faire 560 pages, ce qui est un énorme risque industriel pour l'éditeur, donc il vaut mieux qu'il en vende. C'est pourquoi on a fait le premier en quasi noir et blanc, et là on a osé la quadrichromie. Mais ça s'est écrit de manière très différente de mes carnets autobiographiques, ou même mes reportages passés. J'avais fait des reportages chez *Charlie Hebdo*, sur le festival de Cannes, sur le tour de France, c'était des reportages écrits de manière chronologique. Là, un peu comme quand on fait un film, j'ai écrit des centaines de pages de toutes les rencontres que j'ai eues. Ensuite, on a construit à partir de ce matériau, comme à partir des rushes de film, on a construit un livre, avec un début, un milieu, une fin, avec une évolution intime. Il y a eu énormément de relectures successives, des relectures scientifiques, dramaturgiques. Donc ce qui est nouveau, c'est de traiter du matériau écrit et dessiné comme un film. Ce sont plein d'entretiens, plein de réflexions qu'on a orchestrés à partir de portraits, et je m'amuse à mélanger des gens de ma famille que personne ne connaît, des écrivains connus, des gens d'aujourd'hui. Georges Steiner parlait de réelle présence en littérature. Ce que j'essaye de faire, c'est de donner le sentiment que tous ces gens-là sont dans la pièce avec le lecteur, ou que celui-ci ait l'impression d'être dans mon cahier face à la personne dont on parle.

→ *Que faire des Juifs?* Joann Sfar – Les Arènes BD, 570 pp., 39 €.